

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adées à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Jean-Joseph Girouard et les troubles de
1837

G. F. BAILLAIRGÉ

Le pain chaud

NAPOLÉON ROUSSEL

Pensées choisies

X X X

De Rome à Montréal : Par ci, Par là (fin) J.-B. PROULX, Ptre

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1^{er} Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE, P. Q. CANADA.

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un jour!
 Une Semaine!
 Un Mois!
 Une Année!
 Des Années!

PRENEZ LE Sirop de Térébenthine

DU
 DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.
 Le Plus Efficace.
 Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT
 Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.
 25 et 50 cents le Flacon.
 DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: S. L'AVOINETTE, M.D.,
 217 Rue des Commissaires, Montréal.

Castle & Hills

Vitreux d'Eglises, Personnages et Tableaux. Cristalle et Mosaic.

RÉFÉRENCES:

- | | |
|--|--|
| Basilique, Son Eminence Card. Tacheureau | Couvents du Sacré C. Montréal et Halifax |
| Eglise, Ste-Thérèse, P. Q. | St Gdr Mgr Otto. Zarditti, Milwaukee, Wis. |
| Buckingham, P. Q. | Rév. M. Boissonneault, curé, St-Johnsbury, Vt. |
| Ste-Brigitte, Ottawa, Ont. | Eglise Joliette, Québec. |

ET PLUSIEURS AUTRES.

Agents de JOHN TAYLOR & Cie, Angleterre
 Fondateurs de cloches d'Eglises
 Célèbres auteurs de la cloche dite, "Great Paul" (pesant 37,000 livres) de
 la Cathédrale St-Paul à Londres, Angleterre.

20 RUE UNIVERSITE, MONTREAL 20

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

- Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.
- Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER tous les ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.
- Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.
- Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présumption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS:

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

Jean-Joseph Girouard et les troubles de 1837.

I.

FUITE,

décembre 1837.

Comme M. Girouard avait pris une part active, quoique modérée, à l'insurrection, le gouvernement avait offert une récompense de \$2000 pour son arrestation.

Il partit donc de Saint-Benoît, jeudi le 14 décembre, vers le soir, abandonnant, malgré lui, tout ce qu'il y possédait, à la merci des soldats anglais et des volontaires sous les ordres de Sir John Colborne, le preux chevalier qui, malgré les promesses de la veille, et malgré qu'aucun coup de fusil ne fût tiré sur ses troupes, laissa brûler l'église et les maisons des habitants, dont plusieurs allèrent se réfugier dans les concessions voisines de Saint-Vincent et de Saint-Jean.

M. Girouard passa la nuit, du 14 au 15, dans " l'Anse-des-Eboulis " où il fut en grand danger d'être pris par les volontaires mis à sa poursuite ; mais aucun des braves gens chez qui il se réfugia, ne fut tenté de le trahir pour l'appât des 2000 piastres qu'on leur offrait.

Des officiers avaient appris que Paul Brazeau l'avait conduit aux Eboulis, et voulurent le forcer à leur indiquer sa retraite, en lui braquant leurs pistolets sur la tête, puis en l'étendant plusieurs fois sur un billot, et menaçant de le décapiter, mais inutilement. Le brave homme resta ferme et inébranlable ; ses lâches adversaires, n'ayant pu lui arracher son secret, le relâchèrent et continuèrent leur marche pour rejoindre leurs camarades, fiers d'avoir remporté la victoire sur une poignée de gens qui n'avaient même pas les armes nécessaires pour leur résister.

II.

IL SE REFUGIE CHEZ ST-AMANT A LA COTE ST-EMMANUEL.

Le samedi matin suivant, M. Girouard se fit traverser à Vandreuil d'où il se rendit chez M. Lanthier, à Saint-Polycarpe, auquel il communiqua son intention de se rendre aux Etats-Unis. Celui-ci, craignant qu'il eût de la difficulté à traverser le Saint-Laurent, à cause des glaces obstruant alors le passage, lui conseilla d'aller se réfugier chez Saint Amant, gardien du moulin à scie du seigneur De Braujen, à la côte St-Emmanuel, dans le comté de Soulanges, en lui garantissant sa fidélité. Il y arriva dans la voiture d'un nommé Mallet, vers minuit ; il frappa à la porte. — " Qui est là ? — Un ami. — Il y a bien des amis, mais il faut y prendre garde, ces temps-ci." — "Saint-Amant, ouvrez et ne craignez rien." A ces paroles, l'hôte de ce paisible logis, ouvre aussitôt la porte, et aperçoit un homme de haute taille qui lui demande de le loger avec son conducteur, et leur cheval, ayant fait une longue route.

Ayant obtenu l'assentiment bienveillant du maître de logis, il fait signe au conducteur de lui apporter son sac de voyage, dont il se fait un oreiller, puis se couvre des robes de la voiture, se couche et s'endort profondément, pendant que l'on soigne le cheval et que l'on met la voiture à l'abri.

Saint-Amant annonce à sa femme que ce ne sont pas des voyageurs ordinaires. Le lendemain, étant un dimanche, on tient conseil, au sujet de ce qu'il y a de mieux à faire, le personnage étranger leur ayant annoncé qu'il était proscrit, et qu'il désirait rester sous leur protection, jusqu'à ce qu'il puisse trouver une occasion favorable pour se réfugier aux Etats-Unis.

On lui accorda une généreuse hospitalité ; la maison étant située sur un endroit élevé, on pouvait voir facilement tous ceux qui en approchaient ; et comme elle était à proximité du moulin, beaucoup de personnes y venaient, mais se contentaient d'y rester dans une chambre destinée à l'usage du public et séparée du reste de la maison par une cloison, en sorte que la famille et ses visiteurs intimes y étaient sans préoccupation de la curiosité possible du public. Dans la maison, il n'y avait que le père, la mère et une petite fille de 3 ans, à part du proscrit dont la chambre attenait au vestibule qu'occupait le public.

Assis de l'autre côté de la cloison, il entendait raconter toutes les nouvelles du jour ; et madame Saint-Amant veillait constamment à ce que personne ne pût soupçonner sa présence chez elle. Son mari, ne pouvant résister à la curiosité de connaître le nom de celui qui s'était réfugié chez lui, se rendit chez un de ses amis, nommé Langevin, commença à lui parler de politique, lui rappela les événements de juillet et les discours à la porte de l'église de Vandreuil, où M. Girouard avait parlé, demanda leurs noms et leur signalement, et revint chez lui convaincu que c'était lui qui se trouvait dans sa maison ; il revint donc de nouveau à la charge et lui demande de lui donner son nom, mais ne peut y réussir, quelque fier qu'il fût, que ce fût lui qu'il avait le privilège de protéger contre une injuste persécution.

Plusieurs jours s'étaient écoulés, depuis que M. Girouard occupait chez St-Amant, son petit appartement de 18 x 20 pieds, où il couchait sur un petit lit ; il tomba malade, mais ayant un peu d'argent, il envoya quelqu'un au magasin de Godfroy Beaudet, au Côteau-du-Lac, d'où on lui rapporta une paire de souliers de chevreuil, du thé, du sucre et du brandy, avec

six assiettes pour l'usage de ses protecteurs qui en manquaient.

Il se rétablit promptement, et souvent ensuite, grâce à son capot d'étoffe du pays, à sa ceinture rouge et à sa tuque bleue, il prit part aux amusements de la famille, avec leurs filles et leurs gendres, en jouant aux cartes, sans que personne ne soupçonnât qui il était.

Vers le dixième jour, Saint-Amant, en faisant une excursion, rencontre trois volontaires qui lui annoncent qu'ils sont à la recherche de son réfugié qu'on leur a dit être dans les environs, et qu'ils allaient chez lui. "Vous avez grand tort, leur répondit-il, de prendre cette peine, car personne de ce nom ne s'est présenté dans ma maison, mais ajouta-t-il, avec une feinte tranquillité, si vous persistez à y croire, je vous prie de ne pas alarmer inutilement ma femme et notre petite-fille qui ont grandement peur de vous, car je vous en voudrais pendant toute ma vie, et vous savez que je n'aime pas les volontaires, moi.— N'importe" disent-ils, "continuons notre route," puis ils s'avancent ; il élève alors son cœur à Dieu, en disant :—"Bonne Ste-Vierge, aidez moi !" A peine a-t-il fait son invocation, qu'on lui demande ce qu'il y a de mieux à faire ; alors il leur recommande de se rendre à la "Petite-Côte" l'endroit, selon lui, le plus propre à soustraire aux recherches ceux qui pourraient s'y réfugier. On suit la route qu'il indique ; il rend grâce à Dieu de son innocente supercherie, se rend promptement chez lui, et y raconte ce qui vient de se passer.

C'en était assez et Mr. Girouard, fatigué depuis plusieurs jours de ne pouvoir exécuter son projet de s'évader aux Etats-Unis, se décide à se livrer pour ne pas inquiéter davantage les généreux hôtes qui l'avaient si bien accueilli.

Il se fit connaître alors à St-Amant, et lui communiqua sa décision de se livrer au gouvernement, et lui parla de la récompense promise à celui qui le livrerait, mais cet homme généreux, refusa de profiter de l'occasion de s'enrichir en trahissant, ainsi, un de ses compatriotes.

III.

IL ÉCRIT A SIMPSON, PUIS SE LIVRE A LUI COMME PRISONNIER.

Mr. Girouard écrivit donc au lieut.-col. John Simpson, (1) qu'il connaissait au Côteau-Landing, une lettre, en ces termes :

“D'après ce que j'ai entendu dire, (car il y a longtemps que je n'ai pas vu de journaux), il paraît qu'une proclamation du gouverneur m'a mis au nombre des proscrits. Quoique ma conscience ne me reproche rien, ni dans ma conduite, comme représentant du peuple, ni comme simple sujet Britannique, j'ai dû, néanmoins, me soustraire aux poursuites de ceux qui ont parcouru mon comté, en y répandant la désolation et le pillage. Je ne suis pas en faute et je suis prêt à partager le sort de ceux de mes amis qui ont suivi honorablement la même ligne de conduite que la mienne ; mais je ne veux pas devenir la victime, ni le jouet de ceux qu'une indigne récompense engagerait à commettre le crime. Je n'ai aucune objection à me confier et à me livrer entre les mains d'un homme généreux et que j'ai toujours connu pour être honorable dans sa conduite. La retraite que j'ai choisie est sûre et je ne la quitterai que pour aller chez vous et pour me mettre sous votre protection. Je n'ai pas besoin de garde ; ma parole d'honneur vous suffit, et la démarche que je fais, vous est un garant de mes motifs et de mes intentions.

Le porteur est un pauvre homme, mais il a des sentiments bien au-dessus de son état ; lui seul connaît ma retraite, et il ignore encore mon nom. Vous pouvez lui confier votre réponse et vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble serviteur.

J. SIMPSON, ECR
Côteau du Lac.

}

J. J. GIROUARD.

(1) Décédé en 1873 à l'âge de 85 ans ; il était percepteur de douane au Côteau-Landing et père de W. B. Simpson, qui lui a succédé et a été nommé collecteur de douanes à Montréal où il est décédé, et où sa veuve réside en 1892.

Chargé de cette lettre, Saint-Amant se rend chez le lieutenant-col. Simpson, le soir, après un parcours de deux lieues; celui-ci est étonné et ne veut pas croire qu'un prisonnier de cette importance soit resté pendant plusieurs jours à si peu de distance, sans qu'il l'ait su de suite; il craint de se fier à cet homme, le questionne, lui demande ce qu'il y a de mieux à faire: —

“ Rien autre chose, lui répond-il, que d'atteler un cheval à votre voiture et de me suivre; vous verrez les choses telles que la lettre vous le dit.”

Il se prépare; il part enfin, après beaucoup d'hésitation; arrivé au bas de la Côte et apercevant la petite maison isolée, il craint encore d'être trompé et demande à son guide si vraiment il n'y a aucun danger; Saint-Amant le rassure, de nouveau et est obligé d'entrer le premier dans sa maison; M. Simpson le suit et y trouve la petite famille réunie avec J. J. Girouard qu'on lui présente, et qu'il ne pouvait reconnaître sous le déguisement de cultivateur qu'il avait endossé: celui-ci le salue et lui présente la main que l'autre accepte en lui présentant la sienne et en lui témoignant le regret de le rencontrer, en une semblable circonstance.

Après quelques paroles de bonne entente, M. Girouard entre dans la voiture du lieutenant-col. Simpson qui le conduit à la résidence de Godefroy Beaudet marchand, et juge de paix, au Côteau-du-Lac, qui lui donne une généreuse hospitalité.

Ce n'est pas sans regrets que ses généreux hôtes le virent partir le lendemain, 25 décembre, avec M. Simpson pour Montréal; ils versèrent des larmes sur son malheur, mais M. Girouard, fort et courageux, les consola en leur promettant de leur écrire; malgré sa grande détresse il voulut contenter la générosité de son cœur en donnant à St-Amant, avant de se séparer de lui, les cinq derniers chelins qui lui restaient pour acheter une robe à sa petite-fille.

Le lieutenant-col. John Simpson, accompagné de deux amis bien armés, en cas de surprise, conduisit lui-même à la prison de Montréal, son prisonnier, dans sa voiture à quatre chevaux.

Après leur départ, Saint-Amant alla chez M. Beaudet, ache-

ter une robe pour sa petite-fille ; en s'y rendant, il entendit quelques personnes qui louaient son désintéressement et beaucoup d'autres qui le blâmaient grandement d'avoir refusé de gagner les £500 offerts par le gouvernement : malgré tout cela il revint le cœur content chez lui, car la généreuse Madame Beaudet, en louant sa conduite de n'avoir pas voulu livrer un de ses semblables, par intérêt personnel, lui donna la robe, le tablier, le mouchoir, et lui remit son argent, en y ajoutant du thé, du sucre, etc, etc, pour sa bonne femme qui était malade.

IV.

IL ÉCRIT DE SA PRISON A LA FAMILLE BEAUDET ET A SA FEMME.

Quinze jours, après son départ, M. Girouard, écrivit de sa prison, comme il l'avait promis, à la famille Beaudet ses bons amis, leur disant qu'il était bien et content, et de ne pas s'appitoyer sur son sort.

Dans une lettre que m'a communiquée son fils Joseph, notaire de Saint-Benoît, le 12 mars 1890, il écrivit à sa femme : " Lorsque j'eus appris que tous ou presque tous mes amis s'étaient laissés prendre, j'ai de suite changé ma détermination et j'ai compté que ce serait, de ma part, une espèce de lâcheté de les abandonner dans une circonstance aussi pénible et où je pouvais leur être utile ; je résolus donc de me rendre avec eux et de partager leur sort quel qu'il fût."

" Le jour de Noël donc, j'écrivis au lieutenant-colonel Simpson, en lui disant que je n'aurais aucune objection à me remettre entre ses mains, persuadé que j'étais de son honneur et de sa générosité, et qu'avec sa protection, je pourrais aller rejoindre mes amis, sans être sujet aux risées, aux infamies et même aux brutalités auxquels plusieurs avaient été exposés en allant à la prison, — et le lendemain peu après midi, j'y étais rendu, sans que personne le sût."

G. F. BAILLAIRGÉ.

LE PAIN CHAUD.

Les enfauts aiment singulièrement le pain frais. S'il est chaud et peu cuit, ils le trouvent délicieux ; ils s'en bourrent et sont malades. Un tel pain se gonfle dans leur estomac comme une éponge imbibée d'eau et leur donne une indigestion.

Les enfauts aiment encore le pain blanc, et cependant le pain non blanchi, le pain même dans lequel on laisse un peu de son est d'une digestion plus facile. Il est brun, c'est vrai, mais le chocolat est brun aussi, et il n'en a pas moins bon goût.

Enfin les enfauts aiment toute espèce de gâteaux. Seulement les gâteaux n'aiment pas les enfauts, car bien souvent on se trouve mal d'en avoir mangé ; on s'en dégoûte bien vite, ils ne nourrissent pas. Aussi les pâtisseries n'en mangent-ils jamais. Les choses vraiment bonnes à la santé sont celles dont on ne se dégoûte pas : le pain par exemple, la pomme de terre et l'eau pure. Aussi le Créateur a-t-il placé des rivières et des sources partout, tandis qu'on ne trouve pas le plus petit ruisseau de vin ? Quant au blé, il croît presque sur tous les terrains. Il est évident que celui qui a créé la terre pour recevoir le blé a formé notre corps pour se nourrir de ce dernier, comme il a fait tomber la pluie et couler les fleuves pour nous rafraîchir sans risque de nous eivrer. Remarquez aussi que le pain est moins cher que le sucre et l'eau meilleur marché que le vin ; si bien que tout a été disposé pour nous faire vivre en meilleure santé et à meilleur marché.

NAPOLÉON ROUSSEL.

PENSÉES CHOISIES

Il ne faut pas marchander avec Jésus-Christ ; s'il vous demande l'échantillon, donnez-lui la pièce tout entière.

La vén. Barab.

Partout il fait bon avec Dieu, nulle part sans lui.

St-Jean de la Croix.

DE ROME À MONTREAL : PAR CI, PAR LA.

CHAPITRE VIII.

LA TRAVERSÉE DU RETOUR.

Samedi 2 août.—Je commence un journal de la traversée, pour vous ma chère mère ; je le continuerai de jour en jour fidèlement, si le mal de mer ne vient pas m'oter le soucis, ce qui n'est guère probable. Ce m'est un plaisir de converser avec vous, du bout du crayon ; et je sais que, de votre côté, c'est un plaisir pour vous de devenir aussi la campagne de mon voyage et de ma pensée ; mais ce plaisir deviendrait peine, si vous saviez que pour tenir ce crayon, je devais m'imposer une fatigue ou une contrainte. J'aime à écrire ; mais quand je puis le faire librement, comme l'air qui me rafraichit la figure, comme la boule qui se balance mollement, comme le flocon de nuage qui se promène sous le ciel bleu.

Lever à 6 heures ; à 7 heures café au lait, à 8 heures je m'installe au numéro 148. Je loue une chaise pour la traversée : une piastre, douze sous par jour, ce n'est rien pour avoir un siège commode que l'on promène ou l'on veut, à qui l'on fait regarder selon le besoin le soleil, l'ombre, le vent, l'immensité.

Je m'amuse à voir arriver les passagers ; les uns calmes, ce sont de vieux voyageurs, ils connaissent les airs à bord d'un vaisseau. Croyez que je suis de ceux-là. Les autres inquiets, agités, ce sont des nouveaux ; ceux-ci pleins de révérences et d'amabilités extérieures, ce sont des Américains ; ces femmes au regard hardi, à l'air dégagé, capables de se conduire par elles-mêmes, ce sont des américaines, des Amazones, des filles du pays de la liberté. L'élément ecclésiastique ne fera pas défaut à bord, je vois passer des soutanes et des cornettes de religieuses. A plus tard les connaissances à faire.

Sur le pont des premiers, décorum, dignité, politesse, conversations tranquilles, lectures solitaires. Je vois de l'opulence,

de la richesse, des manières. Si personne ne paraît malheureux, je ne vois aucun signe extraordinaire de gaieté de cœur.

Appuyé sur la rampe, je prends plaisir à regarder agir, parler et rire les passagers de troisième. Là des manières plus communes, des habits moins soignés, même j'y vois des costumes négligés, quelques-uns sales et déchirés ; au milieu m'apparaissent des figures que je ne voudrais pas rencontrer la nuit au coin d'un bois. Mais, en somme, comme l'effet est plus pittoresque, plus communicatif, plus jovial que dans notre première ; les petits enfants piétinent et sautent au cou de leurs mères ; les visages ont des impressions et des expressions. Trois jeunes filles, trois sœurs, si on en juge par leurs costumes, se tiennent par le cou et trépignent, à qui l'Amérique apparaît dans le lointain et l'avenir incertain, comme l'Eldorado plein d'espérances et de succès.

Une mère est assise sur un tonneau et pleure ; quatre petits enfants sont à ses pieds, silencieux ; une petite fille de huit ans l'embrasse et tâche de la consoler ; l'homme triste, fume sa pipe et regarde dans le vague. Sans doute, ils disent un adieu éternel à leur pays, et laissent derrière eux des parents et des amis chéris qu'ils ne reverront jamais. C'est là la vie : mélange de joies, de tristesse d'indifférence.

A 10 heures, notre monstre en fer, un des plus considérables entre ceux qui déchirent le sein des mers, se met en mouvement, lentement, solennellement, trainé par un remorqueur, à travers la dédale des bassins et des cheneaux du port, au milieu d'une forêt de vaisseaux, de mats et de cordages. Tous les passagers sont debout à la poupe, le regard fixé sur la terre qui s'éloigne ; une foule nombreuse borde les quais que nous longeons ; tous les yeux sont attachés sur cette ville flottante qui quitte la ville du rivage. La plupart sont des curieux qu'attire la grandeur du spectacle ; çà et là des mouchoirs s'agitent en signe d'adieu, ils essuyent une larme et s'agitent encore. J'ai le cœur gros d'émotions. Ce départ triste pour d'autres est joyeux pour moi ; il n'est pas une séparation, mais un rapprochement. Deux coups de canon retentissants annon-

cent que nous quittons les eaux du port pour nous lancer vers l'étendue immense, sans limite.

Adieu, terre de France, patrie de la générosité, de la charité chrétienne malgré tes défaillances, du travail, de l'économie et du beau climat, et, j'ajouterai pour moi, de quelques amitiés bien précieuses. Cependant tu ne saurais ne faire oublier notre terre de foi, de tranquillité, de bon sens et d'amitiés encore plus douces.

La mer est calme, mais pas d'un calme plat. Sous un vent médiocre et régulier, elle ondule son dos mouvant ; ce qui lui donne une apparence de vie tout-à-fait plaisant. Le ciel est pur, mais pas d'un azur immaculé ; et de nombreux flocons de laine blanche suspendus au firmament tempèrent les ardeurs du soleil. La brise fraîche, un peu froide, nous caresse la figure, refait-les poumons et active les fonctions digestives. Je viens de déjeuner et mon estomac crie après le diner. Je flâne pensant vaguement. A demain l'ouvrage ainsi pensent une cinquantaine de passagers assis sur leurs chaises, alignés comme des soldats à l'exercice donnant le nez au vent.

Quelle différence entre notre traversée et celle que firent les premiers Européens qui passèrent en Amérique. Ils mettaient deux et trois mois, nous huit ou neuf jours. Ils avaient devant eux l'imprévu ; nous avançons droit et ferme comme sur terre. Leurs vaisseaux légers dansaient sur les vagues soulevés par la tempête, notre navire en fer tient la mer solide. Difficilement ils atteignaient l'endroit précis où était leur destination ; nous entrerons à New-York, droit comme César passe dans la barrière du presbytère. Ainsi va le monde. Ainsi la vapeur a changé l'économie et les hazards du voyage. Qu'est-ce que l'électricité réserve aux voyageurs de l'avenir ? Mystère ! Dieu seul le sait.

Il y a plusieurs prêtres à bord, au moins quatre. Mais il fait si bon de fainéanter, de vivre seul, de se reposer, de ne parler de rien, que je ne me suis pas soucié de faire connaissance. Cependant j'en ai rencontré deux.

L'un âgé de 56 ans, curé de AKon, près de *Cleveland Ohio*,

Allemand d'origine. Il vient d'Égypte de Terre Sainte, ayant quitté l'Amérique au mois de mars.

L'autre, Père Capucin de Milwaukee, Father Didacus, allemand aussi d'origine, qui habite les Indes depuis 10 ans. Chose singulière nous nous trouvions à Lourdes le même jour. Il a connu au lac du Diable en 1879 une sœur grise, sœur Allard qui m'a soigné dans la maladie que j'ai faite en 1873 au Manitoba. Et nous venons nous conter cela entre l'Europe et l'Amérique sur l'océan.

A table j'ai le numéro 122. Je n'ai parlé encore qu'au numéro 123 mon voisin ; j'ignore son nom ; seulement je sais qu'il habite Charleston, Caroline du Sud, et qu'il est le cousin de l'évêque catholique de cette ville.

Nous filons délicieusement. A peine si nous sentons le mouvement de l'hélice. Le soleil descend dans l'onde, beau, brillant sous des effets magiques de lumière. Bon soir.

Dimanche 3 aout.—Couché à 8 heures, je me suis levé à 9 heures ; 11 heures de sommeil, avec trois ou quatre interruptions de cinq minutes seulement. Je sens que je me refais. J'avais le cerveau réellement fatigué. Vous ne sauriez croire comme j'ai passé le dernier mois à Rome clopin clopan. Je suivais à la lettre le régime d'un médecin. Je voulais tenir jusqu'au bout pour finir mes travaux commencés. Je ne sortais plus qu'en voiture. L'exercice, quelque doux qu'il fut, m'était contraire. J'interrompais mon ouvrage de temps en temps, pour aller prendre l'air sous les arceaux de verdure du jardin. Quatre ou cinq fois par jour la sœur m'apportait un bouillon réconfortant, que suivait un verre de Bordeaux vieux. C'est une providence que je sois tombé dans ce couvent de charité, maison de santé, composée d'infirmières entendues. Mais les forces revinrent rapidement. Elles se referont complètement à la suite de cette vie que nous menons à bord, vie complètement végétative : manger et digérer comme les plantes qui n'ont d'autres fonctions que de s'accaparer les sucs de la terre. C'est bien, prenons des forces pour d'autres travaux, pour d'au-

tres combats. L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler, *natus ad laborem*.

Il y a à bord trois frères Maristes, qui sous la direction d'un Père, s'en vont fonder une maison, un noviciat à Baltimore. Je viens de faire connaissance avec eux. L'un est Breton, près de Ste Beuve ; il vient de Rome où il était procureur. Un autre est allemand du Luxembourg, ils sont atteints quelque peu du mal de mer. Le Père s'appelle Piot. Je lui parlerai plus tard. Maintenant je me contente de lire les journaux que j'ai acheté avant de partir, un livre intéressant sur Notre-Dame de Chartres, et de respirer le grand air en sommeillant sur ma chaise de cinq francs.

Je me suis amusé pendant une demi heure à regarder danser les émigrants, danse bien simple, les couples tournent, tournent, tournent au son de l'accordéon jusqu'à ce que la tête leur tournant, ils tombent d'épuisement ; alors ce sont des cris de joie, des battements de mains, un vrai triomphe.

Mon compagnon de chambre est un jeune avocat de Toronto, Ogdens, qui voyage pour fortifier sa santé. Il n'y a que trois semaines qu'il est en Europe. Long, fluet, l'œil intelligent il m'a l'air tout à fait gentil.

J'ai le lit d'en haut, six pieds juste du sol. C'est un véritable exercice de gymnastique pour y grimper. Si le beau temps continue, passe encore, mais si la mer devient grosse, vraiment je ne sais comment je ferai pour me hisser dans ce hamac. Une fois juché, je suis mieux que dans le lit d'en bas, parce que je suis près du ventilateur qui renouvelle l'air de la cabine. C'est ainsi que chaque médaille à son revers, et chaque inconvénient son avantage.

Nous ne souffrons pas de la chaleur ; au contraire, le vent est un peu trop frais. N'importe, la fraîcheur m'est agréable, sachant quelle somme de chaleur m'attend à New-York.

C'est aujourd'hui Dimanche, la pensée de Dieu est plus facile, plus naturelle en ce jour, et je ne vous ai pas oublié devant le Seigneur.

Pour me récréer, j'ai voulu acheter un livre d'histoire.

Hélas ! la bibliothèque du navire ne renferme guère que des romans, et des plus mauvais. Enfin, j'ai pu découvrir un livre qui respecte la morale : les tribunaux comiques. Comique est bien le nom, et par bouts je ne pouvais m'empêcher de rire tout haut.

J'ai fait deux connaissances nouvelles. La première est un Chilien du nom de Domingo Echeverria, qui voyage en Europe depuis quinze mois, qui a vu l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, Constantinople et l'Italie. Il se trouvait à Rome au mois de Février. Il vent être mon ami pendant la traversée. L'autre est un Français, professeur à Boston depuis dix-huit ans, qui vient de se marier à Paris, et qui amène avec lui sa femme, qui souffre un peu de l'ennui et du mal de mer. Le mal de mer gâte un peu la lune de miel.

Nous avons fait aujourd'hui de midi à midi 427 milles ; hier à midi nous avions fait, depuis le départ, 22 milles. La distance totale à parcourir du Havre à New-York est de 3000 milles.

Lundi, 4 août 1892.— Cette nuit le ciel s'est voilé, et ce matin un épais brouillard couvre au loin la mer. Nous avançons à toute vapeur à travers l'atmosphère sombre, et le sifflet du navire ne cessé de jeter au vent son cri d'alarme, pour prévenir les collisions de navires qui pourraient venir à notre rencontre.

La mer, un peu plus houleuse, donne à plusieurs des haut le cœur. Peu sont malades, mais la plupart des femmes sont étendues sur leur chaise, mornes et la figure longue. Un demi sommeil a fait place à la gaieté ou aux lectures d'hier.

Mon Chilien vint me tenir une longue conversation. Pourvu qu'il ne devienne pas importun !

A midi 424 nouveaux milles de parcourus.

Mardi 5 août.— A midi 416 milles parcourus. La mer se gonfle. Je me sens paresseux. Je lis.

Mercredi, 6 août.— Vent, houle, pluie, temps de lecture et

de sommeil. Bón nombre ne dorment ni ne lisent, malades qu'ils sont, languissants et sans soucis.

J'ai fait la connaissance personnelle du père Piot, charmant homme, très intéressant. Mon ami Chilien ne m'abandonne pas, j'en profite pour acquérir une mine de connaissance sur les Etats de l'Amérique du Sud, son commerce, ses productions, ses habitants. Cela vaut mieux que de se regarder et de s'ennuyer.

Distance parcourue : 366 milles. Le vent nous a ralenti.

Jeudi, 7 août.—Lecture et paresse.

Vendredi, 8 août.—Paresse et lecture.

Samedi, 9 août.—La mer est calme comme un lac d'huile. Le vaisseau glisse aisé, sans commotion. Ainsi je laisse couler aisée pour aujourd'hui mon existence. Les soucis viendront assez tôt. Le repos sans fin n'est pas de cette terre. Travaillons et espérons.

Dimanche, 10 août.—Quand je me levai à 10 heures, nous entrions dans le port de New-York.—D'abord il fallut passer à la quarantaine.—Puis pour accoster ce fut long ; plus long pour passer à la douane ; plus long encore pour avoir mes trois caisses, dont l'une était égarée dans le fond de cale ; plus long pour les faire passer en transit sans les ouvrir et les confier à l'express. Enfin vers cinq heures, je pus me faire conduire au *Grand Union Hôtel*, et prendre mon diner. Je voulais partir le même soir ; mais les employés du New-York Central sont en grève en grande partie ; on me dit au Bureau, que je courais risque de rester en chemin, en partant à 7½ heures, mais que demain on saurait au juste à quoi s'en tenir. J'attendrai donc à demain. Du reste je n'en suis pas fâché ; la douane m'a tellement fatigué ! Une bonne nuit me fera du bien.

Lundi, 11 août.—Je passai la journée à visiter New-York, une immense boutique bâtie en brique, où tout est calculé pour

la facilité du transport du commerce avec immenses rues droites, assez propres. A côté de Paris, c'est une manufacture comparée à un palais ; mais au point de vue pratique, la disposition de toutes choses est admirable. *Central Park* vaut la peine d'être visité, je me suis fort amusé à examiner la ménagerie. Je pars donc ce soir, comme je l'ai télégraphié à M. Payette cet avant midi. Au revoir bientôt si les grévistes n'ouvrent pas quelque aiguilles pour nous envoyer au fond de quelque rivière.

Il y a sept mois et deux jours, le 9 de janvier au soir, j'étais à bord de ces mêmes chars ; alors ils m'éloignaient de vous, aujourd'hui ils me ramènent. Le froid nous gélait les oreilles, ce soir nous étouffons de chaleur. J'avais en sac des questions enveloppées d'inconnu ; j'ai aujourd'hui des solutions claires : j'avais le cœur serré, je l'ai gai, ainsi la vie est un contraste continuel. Qui pleure aujourd'hui, rit demain et *vice versa*. Nous partons une demi heure en retard, faute de la grève, c'est peut-être le présage de bien d'autres retards. Dans tous les cas, si je ne suis pas pour arriver à l'heure indiquée, je télégraphierai à l'Archevêché de Montréal, afin de couper court à toute inquiétude. Inquiet, je ne le suis aucunement. Dormons tranquille.

Ma vis-à-vis s'appelle Hart. Elle est née au Canada ; elle a été trois ans aux Ursulines de Québec. Elle a demeuré aux Trois-Rivières et à Sherbrooke. Elle demeure actuellement près de New-York, et elle s'en va à Berthier, où elle a des amis que je connais, entre autres, les Cuthbert.

Mardi, 12 août.—A 6 heures, debout, nous sommes à Burlington, 7 heures déjeuner à St-Albans,—8½ nous sommes à St-Jean. L'aspect de nos campagnes canadiennes me sourit. Le Pont Victoria ! Le Mont-Poyal, couronné de verdure ! les toits argentins de la ville qui scintillent à ses pieds ! Dans le lointain, vu par l'imagination, le clocher de St-Lin !

FIN.

J.-B. PROULX, Ptre.

VOUS QUI ÊTES CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, Ecr.,
L. ROBITAILLE, Ecr., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous, O. N. FRÉCHETTE,
Représentant la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST JEAN-DE-MATHA.

Représentant du Comité de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation *par excellence* pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St Jean-de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX DE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes:

10 Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur primitive. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

20 Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

30 En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER.
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

À 50 cts la bouteille.



LES MEDICINS IMPUissants A LE GUERIR.
 SEDAMVILLE, HAMILTON Co, ONT., JUIN 1889.
 Depuis huit mois le souffrais de débilité nerveuse et les medecins étaient impuissants à me guérir. J'achetai une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig, et je me suis complètement guéri en le prenant.
 W. HUBSNEFELD.

ROBUSTE ET PLEIN DE SANTE.

RETLAND, Vt, nov. 1888.
 M. O. F. Cummings écrit à la date ci-dessus : On attira mon attention, au dernier jour de l'an, sur le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon enfant, de moins l'âge de 11 mois, tombait en convulsions. Plusieurs médecins avaient été consultés, mais sans aucun résultat. Le pauvre petit avait la figure toute contractée et faisait pitié à voir, mais dès qu'il prit votre Tonique, il changea pour le mieux. Aujourd'hui il est guéri, robuste et plein de santé.

GRATIS — Je suis impuissant pour Maladies Nerveuses et envoys gratuites à toute adresse, et les malades guéris peuvent aussi écrire et recevoir sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Dr. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U. S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par le
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Drogueries à \$1. la Bouteille; 6 pour \$5.
 Au Canada, par SARGENT & Co., London, Ont.;
 E. LEONARD, Montréal, Que.; LA ROCHE & Co., Québec.

LE COUVENIR

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 ct. par année !
 S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (6) —

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTIMS
 — En vente au Collège Joliette. —

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims et 1/2 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 521 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

L'ETUDIANT

Abonnez-vous à L'ETUDIANT. Il traite particulièrement des questions actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIERE DU SOIR EN COMMUN
"ETUDE"

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES
 PAR LE PROMOTEUR

EGLISE SAINT-SAUVEUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adresser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour les images (Cachets de l'Association) et pour cette "Etude."